

Un café noir

Ce matin je rejoins Albert et Aubin à Pertuis , cela faisait une semaine que je n'avais pas vu Albert. Il me dit être débordé avec ses ouvrages et avec la Résistance . Sur ce sujet je ne lui en veux pas il a raison de garder espoir. Les allemands sont venus imposer leur loi sur notre territoire, comme si la France leur appartenait depuis toujours. Ah les voilà comme d'habitude assis au café " du Petit Bonheur", en train de



fumer leur cigarette.

- " Comment allez-vous mes amis, comment s'est passé cette semaine".

Albert avait l'air concentré sur son journal pendant qu' Aubin anxieux regardait un peu partout autour de lui. Sur l'instant il y eu un blanc jusqu'a ce qu' Albert termine de lire son article. Il me répondit que la semaine avait été mouvementée, d'une voix basse il m'expliqua que les allemands faisaient de plus en plus de contrôles à Lourmarin qu'il avait été contrôlé par les bosh au château avec son amis René Char. Cela rendait la communication avec "elle" plus difficile. Je ne compris pas tout de suite qui était "elle" devant mon étonnement, il me pointa du doigt la première page du journal faisant apparaitre la photo de trois résistants recherchés, je compris alors qu'il parlait de la Resistance.



A son tour Aubin nous dit aussi que les " bosh" sont venus frapper à la porte de son neveu pour le contrôler. Il disait qu'ils avaient fait ça parce qu'ils étaient racistes avec de la révolte dans la voix. J'allais rétorquer, "Ah ces allemands....", mais en voyant le serveur venir vers nous je me tu pour pas qu'il entende. Le garçon nous demanda ce qu'on voulait boire , moi je pris comme toujours un capuccino, Aubin pris pareil et Albert commanda un espresso. Aubin me demanda en parlant doucement pourquoi je m'étais arrêté en pleine phrase , "ce garçon n'est pas un allemand, c'est un jeune de Cadenet qui habite sur la place du tambour d'Arcole que je croise souvent".



"Mais comment être sûr qu'il n'allait pas rapporter aux S.S ce que j'allais dire. Je ne fais confiance qu'aux personnes que je connais". A ce moment-là, Francis PONGE le maire de pertuis passa devant le café et fit un signe amical à Albert, un ami de longue date. Pendant que je parlais Albert dit discrètement à Aubin "y'a les B". Aubin se mis à stresser, il avait oublié ses papiers dans sa nouvelle Berline. Nous avons terminé nos cafés, Albert qui avait déjà vécu cette situation, nous dit de continuer notre conversation et de ne pas les regarder. J'entendais leurs talons allant de table en table, je continuais de parler avec Aubin de tout et n'importe quoi, je voyais sur son visage des gouttes de sueur qui apparaissaient sur son front ce qui m'angoissa à mon tour en entendant les allemands se rapprocher de plus en plus de notre table. Albert, nous fit signe de respirer calmement et de penser à autre chose pour ne pas avoir l'air suspect. Soudain je n'entendis plus les talons taper sur le sol, curieux je me mis a regarder ou l'officier se tenait . Il s'était arrêté juste derrière Aubin. Puis il se plaça devant Aubin en le fixant d'un regard agressif. Aubin arrêta de parler et regarda angoissé les bottes de l'officier. "Schmutzig schwarz es gefällt dir seine Stiefel" dit l'officier en criant. Nous ne comprenions pas mais nous sentions que notre ami était en mauvaise posture. Aubin le regardant sans comprendre ne lui répondit pas, ce qui énerva l'allemand. D'un ton glacial l'officier nous demanda nos papiers en fixant Aubin. Nous savions qu' Aubin avait oublié les siens dans sa Berline, nous avons quand même présenté les nôtres. L'allemand, les yeux toujours fixés sur notre ami, a demandé cette fois en français où était ses papiers. Aubin n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche que le soldat le pris par le col en le levant brusquement de sa chaise et le fit tomber par terre . ALbert se leva brusquement pour aider Aubin mais le deuxième soldat pointa sont arme en lui ordonnant de se rasseoir. Je ne pouvais pas les laissez faire ça à Aubin, mais

malheureusement je n'avais pas le choix, si j'intervenais, je risquais d'aggraver la situation. L'allemand le releva et prit son pistolet qu'il pointa dans le bas de son dos en lui ordonnant d'avancer. Je ne pouvais pas les laisser l'enmener. Face à cette injustice, je me levai et me mis à crier "Liberté, vive la France....", un des soldats me mit un coup de crosse dans la tête. Albert c'est mis entre le soldat et moi pour m'aider, à ce moment là, l'officier dit : " qu'on les emmène tous, celui-là je m'en occuperai personnellement", en me fixant. Sur le chemin je les voyais rire je n'avais qu'une envie, les tuer. Il nous ont emmené jusqu'à une camionnette et nous a obligé à y monter Albert et moi. Aubin allait monter mais l'allemand le prit et l'emmena le long de la camionnette. C'est à cet instant que j'ai eu le sentiment que je n'allais plus jamais le revoir. Nous nous sommes regardés avec Albert en nous demandant ce qu'ils allaient faire de nous. **J'avais peur.**